



## PREMIER CHAPITRE

### *Garder la flamme* **Jeanette Winterson**

Prix : 6,90 €  
Nombre de pages : 208  
ISBN : 978-2-264-04498-3

---

MA MÈRE M'A NOMMÉE VIF-ARGENT<sup>1</sup> . JE SUIS UN MÉLANGE DE MÉTAL PRÉCIEUX ET DE PIRATE.

Je n'ai pas de père. Ce n'est pas si rare, même les enfants qui ont un père sont parfois surpris de le voir. Le mien est sorti de la mer et s'en est allé par le même chemin. Il était équipier sur un bateau de pêche retenu chez nous une nuit de vagues de verre sombre et fracassé. La coque brisée du navire lui a laissé assez de temps de terre pour jeter l'ancre en ma mère. Des bébés frétilants se sont disputés la vie. C'est moi qui ai gagné.

J'habitais une maison taillée à pic dans la berge. Les chaises étaient clouées au sol, et les spaghettis proscrits. Nos aliments devaient coller à l'assiette : hachis parmentier, goulasch, risotto, œufs brouillés. Un jour, nous avons essayé les petits pois – un désastre – et il nous est arrivé d'en retrouver, verts et poussiéreux, dans les coins de la pièce.

Certains grandissent en haut d'une colline, d'autres au fond d'une vallée. La plupart des gens sont élevés sur le plat. Je suis venue au monde de travers, et c'est ainsi que je vis depuis.

Le soir, ma mère bordait mon hamac suspendu de biais pour contrecarrer la pente. Tandis que la nuit oscillait doucement, je rêvais d'un endroit où mon corps n'aurait pas à lutter contre la gravité. Ma mère et moi devions nous encorder comme deux alpinistes, simplement pour atteindre la porte d'entrée. Un pas de travers, et nous rejoignons les lapins sur la voie ferrée. « Tu n'es pas quelqu'un de sociable », me disait-elle, même si c'était en grande partie dû au combat que représentait chaque sortie. Les autres enfants partaient de chez eux sur un banal « Tu as pris tes gants ? » ; moi, j'avais droit à : « Toutes les boucles de ton harnais sont bien attachées ? »

Pourquoi n'avons-nous pas déménagé ?

Ma mère m'élevait seule et m'avait conçue hors des chaînes du mariage. Il n'y avait pas de chaîne à sa porte cette nuit-là, quand mon père a pénétré chez elle. Alors on l'a fait monter sur la colline, hors de la ville. Résultat curieux : elle pouvait la regarder de haut.

---

<sup>1</sup>« Silver », le nom original de l'héroïne ici traduit par « Vif-Argent », signifie « argent, argenté ». Ce nom renvoie au personnage de Long John Silver, le pirate de *L'Île au trésor* de Stevenson. (N.d.T.)

Salines. Mon foyer. Une ville-coquillage, battue par les flots, mordue par les rochers, cernée par les sables. Oh, un phare, aussi.

On dit qu'on peut connaître la vie de quelqu'un en observant son corps. C'est assurément vrai pour mon chien. Mon chien a les pattes arrière plus courtes que les pattes avant, parce qu'il tombe toujours d'un côté, et se hisse de l'autre. Sur la terre ferme, il marche d'une allure bondissante qui ajoute à sa bonne humeur. Il ignore que les autres chiens ont des pattes de même longueur des deux côtés. Il pense, si tant est qu'il pense, que tous les chiens sont comme lui, et ne souffre pas de l'introspection morbide de la race humaine, qui note chaque écart à la norme avec un sentiment de peur ou l'envie de punir.

« Tu es différente des autres enfants, me disait ma mère. Et si tu ne peux survivre dans ce monde-ci, tu ferais mieux de créer le tien. »

Elle m'attribuait des excentricités qui n'étaient que les siennes. C'était elle qui détestait sortir. C'était elle qui ne pouvait vivre dans le monde qu'on lui avait donné. Elle souhaitait par-dessus tout que je sois libre, et faisait tout son possible pour que cela n'arrive jamais.

Nous étions sanglées l'une à l'autre, pas le choix. Compagnes de cordée.  
Puis elle est tombée.

Voilà ce qui s'est passé.

Il soufflait un vent à écailler les poissons. C'était mardi gras, nous étions sorties acheter de la farine et des œufs pour les crêpes. À une époque, nous avions nos propres poules, mais les œufs roulaient au loin ; et nos poules étaient les seules au monde à devoir se cramponner par le bec pour pondre.

Ce jour-là j'étais surexcitée, parce que notre maison était particulièrement adaptée au lancer des crêpes – la pente raide sous le four donnait une sorte d'entrain au rituel du lancé-retourné. Ma mère faisait la cuisine en dansant, cela lui permettait, selon elle, de garder l'équilibre.

Charriant les courses, et me traînant derrière elle comme une arrière-pensée, elle grimpeait. Une pensée nouvelle a dû alors assombrir son esprit, car elle s'est soudain arrêtée, s'est tournée à moitié, à ce moment précis le vent a poussé un cri perçant, et celui de ma mère a été perdu dans sa chute.

En quelques secondes elle m'avait dépassée, et je suis restée cramponnée à l'un de nos épineux, un *escallonia* je crois, un buisson salé, solide devant mer et rafales.

J'ai senti ses racines se soulever lentement, comme s'ouvrait une pierre tombale. J'ai enfoncé d'un coup de pied la pointe de mes chaussures dans la berge sablonneuse, mais n'y ai pas trouvé d'appui. Nous allions tomber toutes deux de la falaise dans un monde d'obscurité.

Je ne pouvais tenir plus longtemps. Mes doigts étaient en sang. Tandis que je fermais les yeux, prête à renoncer, à m'abandonner, tout le poids derrière moi a paru s'alléger. Le buisson s'est immobilisé. Je me suis hissée et ai grimpé derrière lui.

J'ai regardé en contrebas.

Ma mère avait disparu. La corde s'agitait mollement contre la paroi. Je l'ai tirée vers moi et enroulée autour de mon bras en criant « Maman ! Maman ! ».

La corde est remontée de plus en plus vite et m'a brûlé le haut du poignet quand je l'ai enroulée près de moi. Puis j'ai vu la double boucle. Puis le harnais. Elle avait défait le harnais pour me sauver.

Dix ans plus tôt, je m'étais projetée dans l'espace pour trouver le canal de son corps et venir sur la terre. Elle venait de se projeter dans son propre espace, et je ne pouvais la suivre.

Elle avait disparu.

Salines avait ses coutumes. Quand on a découvert la mort de ma mère et ma solitude, on a discuté pour savoir que faire de moi. Je n'avais pas de proches, pas de père. Je n'avais pas d'argent de

côté, et rien que je puisse considérer comme mien, à part une maison biscornue et un chien aux pattes difformes.

Il a été décidé par vote que l'institutrice, Miss Pinch, s'occuperait de mon cas. Elle avait l'habitude des enfants.

En mon premier et lamentable jour de solitude, Miss Pinch m'a accompagnée à la maison récupérer mes affaires. Peu de choses – surtout des écuelles et des biscuits pour chien, et puis un *Atlas Collins*. Je souhaitais emporter quelques affaires de ma mère, mais Miss Pinch a trouvé cette idée peu raisonnable, sans expliquer pourquoi c'était peu raisonnable, ni en quoi être raisonnable arrangerait les choses. En sortant, elle a verrouillé la porte derrière nous et enfoui la clé dans son cercueil de sac à main.

« Cela te reviendra le jour de tes vingt et un ans », m'a-t-elle dit. Elle s'exprimait toujours comme une police d'assurance.

« Où vais-je vivre en attendant ? »

— Je dois procéder à des recherches, m'a répondu Miss Pinch. Tu peux passer la nuit chez moi aux Garde-Fous. »

Les Garde-Fous formaient un alignement de maisons à l'écart de la route. Elles dressaient devant nous leurs briques noires ternies par le sel, leur peinture écaillée, et leur cuivre vert-de-gris. Autrefois, elles avaient appartenu à des commerçants prospères, mais depuis longtemps plus personne ne faisait fortune à Salines ; toutes les maisons étaient désormais condamnées.

Celle de Miss Pinch aussi, parce que, disait-elle, elle ne voulait pas attirer les voleurs.

Elle a tiré le contreplaqué de bateau détrem pé par la pluie qui était fixé par des gonds au-dessus de l'entrée, et défait les trois verrous de la porte. Puis elle nous a fait entrer dans un vestibule lugubre, a repoussé les verrous et barré la porte derrière elle.

Nous sommes entrées dans sa cuisine ; sans me demander si je souhaitais manger, elle a posé devant moi une assiette de rollmops, et s'est fait cuire un œuf sur le plat. Nous avons mangé dans le plus grand silence.

« Tu dors ici », m'a-t-elle dit à la fin du repas. Elle a placé deux chaises de cuisine bout à bout, ajoutant un coussin sur l'une des deux. Puis elle a sorti un édredon du placard – le genre d'édredon qui a plus de plumes à l'extérieur qu'à l'intérieur, le genre d'édredon rembourré par les plumes d'un seul canard. Celui-ci contenait le canard entier, à en juger par ses bosses.

Je me suis donc allongée sous des plumes de canard, des pieds de canard, un bec de canard, des yeux vitreux de canard et une queue retroussée de canard, et j'ai attendu le lever du jour.

Les hommes, même les pires, ont la chance de voir renaître la lumière du jour.

La seule solution, c'était de passer une annonce.

Miss Pinch a mis par écrit tous les détails me concernant sur une grande feuille de papier, et a collé celle-ci sur le panneau d'affichage de la paroisse. J'étais à la disposition de tout patron compatissant, dont les références seraient examinées avec la plus grande attention par le conseil paroissial.

Je suis allée voir l'affiche. Il pleuvait ; personne alentour. L'affiche ne parlait pas de mon chien, alors j'en ai fait par écrit une description à ma façon, et l'ai épinglée en dessous :

UN CHIEN. TERRIER BRUN ET BLANC, PELAGE RECHE.

LONGUEUR DES PATTES AVANT : 20 CM

LONGUEUR DES PATTES ARRIERE : 15 CM

NE PEUVENT ETRE SEPARES.

Soudain je me suis inquiétée ; on pouvait se méprendre, croire que c'étaient les pattes qui ne pouvaient être séparées, au lieu de lui et moi.

« Tu ne peux obliger personne à accepter ce chien », m'a dit Miss Pinch, debout derrière moi, son long corps plissé comme un parapluie.

« C'est mon chien.

— Et toi, tu es à qui ? Ça, personne ne le sait, et puis tout le monde n'aime pas les chiens. »

Miss Pinch était une descendante directe du pasteur Dark. Il y avait deux Dark – celui qui avait vécu ici, le pasteur ; et celui qui aurait préféré mourir plutôt que de vivre ici, son père. Vous faites maintenant connaissance avec le premier ; le second sera là bientôt.

Le pasteur Dark est la personne la plus célèbre originaire de Salines. En 1859, un siècle avant ma naissance, Charles Darwin publia son *Origine des espèces*, et vint à Salines rendre visite à Dark. Ce fut une longue histoire, et, comme la plupart des histoires, elle ne prit jamais fin. Il y eut une fin – il y en a toujours une –, mais l'histoire se poursuivit au-delà de la fin. Comme toujours.

Je crois que l'histoire commence en 1814, quand la Commission des Phares Septentrionaux fut autorisée par décret à « ériger et entretenir autant de phares supplémentaires en autant de régions côtières et insulaires de l'Écosse qu'il lui semblera nécessaire ».

À l'extrémité nord-ouest de l'Écosse continentale se trouve un endroit sauvage et désert, appelé en gaélique *Am Parbh* – le Tournant. Ce vers quoi il tourne, ou de quoi il se détourne, reste flou ; et contient peut-être beaucoup de choses, y compris la destinée d'un homme.

L'estuaire de Pentland et la Minch s'y rencontrent, et l'on peut voir l'île de Lewis à l'ouest, et les Orcades à l'est. Au nord, seulement l'océan Atlantique. Je dis seulement, mais qu'est-ce que cela signifie ? Beaucoup de choses, peut-être, y compris la destinée d'un homme.

C'est là que commence l'histoire – ou peut-être en 1802, lorsqu'un terrible naufrage jeta les hommes par-dessus bord. Ils flottèrent un moment comme des bouchons, la tête seule dépassant de l'eau, mais sombrèrent vite, gonflés comme des bouchons, leur riche cargaison dorénavant aussi inutile à leur survie que leurs prières.

Le soleil se leva le lendemain et brilla sur l'épave du navire.

L'Angleterre était une nation maritime, et de puissants intérêts d'affaires à Londres, Liverpool et Bristol exigeaient qu'un phare soit construit à cet endroit. Mais le coût et l'envergure du projet étaient énormes. Pour protéger le Tournant, il fallait construire un phare à Cap Wrath.

*Cap Wrath*. Position sur la carte marine, 58° 37, 5' N, 5° O.

Regardez-le : le cap est à 368 pieds de haut, sauvage, grandiose, inaccessible. Le refuge des mouettes et des rêves.

Il y avait un homme appelé Josiah Dark – le voilà enfin –, un riche et célèbre marchand de Bristol. Dark était un petit homme alerte et irascible, qui n'avait jamais vu Salines, et qui, l'ayant vue, jura ne jamais plus y mettre les pieds. Il préférait les grands cafés et les conversations de l'agréable, de la prospère Bristol. Mais c'était à Salines que le gardien de phare et sa famille trouveraient nourriture et combustible, et c'était Salines qui offrirait la main-d'œuvre pour le chantier.

Alors, avec force plaintes et répugnance, Dark loua une chambre pour une semaine au *Pingouin*, l'unique auberge de la ville.

Le lieu était incommode ; le vent poussait des cris perçants aux fenêtres, un hamac coûtait la moitié d'un lit, un lit deux fois le prix d'une bonne nuit de sommeil. On y mangeait du mouton de montagne au goût d'enclos, ou de la poule, dure comme un tapis qui volerait en piaillant derrière le cuisinier prêt à lui briser le cou.

Tous les matins Josiah buvait une bière – il n'y avait même pas de café dans ce pays de barbares –, puis il se protégeait du froid comme on protège un secret, et montait à Cap Wrath.

Des mouettes tridactyles, des guillemots, des fulmars et des macareux envahissaient le cap et, au-delà, les falaises de Clo Mor. Il pensait à son bateau, ce fier navire qui avait sombré dans la mer noire, et il se souvenait une fois de plus qu'il n'avait pas d'héritier. Sa femme et lui n'avaient pu concevoir d'enfant, et les médecins étaient au regret de leur dire qu'ils n'en auraient jamais. Mais

il désirait ardemment un fils, comme il avait autrefois ardemment désiré la fortune. Pourquoi l'argent est-il si enviable lorsqu'on n'en a pas, et si négligeable lorsqu'on en a trop ?

L'histoire commence donc en 1802 ; ou peut-être commence-t-elle vraiment en 1789, quand un jeune homme, aussi fougueux que petit de taille, envoya par le canal de Bristol des mousquets de contrebande sur l'île Lundy, pour que des partisans de la Révolution française puissent les récupérer.

Il avait cru à tout cela, d'une certaine façon il y croyait encore, mais son idéalisme l'avait rendu riche, ce qui n'était pas le projet initial. Il avait projeté de fuir en France avec sa maîtresse, et de vivre dans cette nouvelle et libre république. Ils seraient riches parce que tout le monde en France allait devenir riche.

Quand le carnage commença, il fut écœuré. Il ne craignait pas la guerre, mais les grands discours et les nobles cœurs n'étaient pas faits pour ça, cette mer mugissante de sang.

Pour échapper à ses propres sentiments, il s'engagea sur un bateau en route pour les Indes, et revint avec une part de dix pour cent du trésor. Après cela, tout ce qu'il entreprit ne fit qu'augmenter sa fortune.

Il avait maintenant la plus belle maison de Bristol, une femme ravissante, et pas d'enfant.

Tandis qu'il demeurait là, immobile comme une statue de pierre, un immense goéland noir se posa sur son épaule, enserrant de ses pattes la laine de son manteau. L'homme n'osa pas bouger. Son esprit dériva vers la folle idée que l'oiseau l'emporterait au loin, comme dans la légende de l'aigle et de l'enfant. Soudain, l'oiseau déploya ses ailes immenses et s'élança au-dessus de la mer, les pattes en pointe derrière lui.

Quand l'homme rentra à l'auberge, il dîna dans le plus grand calme, au point que la patronne commença à le questionner. Il lui parla de l'oiseau, et elle lui répondit : « Cet oiseau est un présage. Vous devez construire votre phare ici, comme d'autres construiraient une église. »

Mais d'abord il y eut l'adoption du décret, puis la mort de sa femme, puis il prit la mer pendant deux ans pour panser son cœur, rencontra une jeune femme, l'aima, et tant de temps passa que vingt-six années s'écoulèrent avant que les pierres ne soient érigées.

Le phare fut achevé en 1828 ; la même année, la seconde épouse de Josiah Dark donnait naissance à leur premier enfant.

Pour tout dire, le même jour.

La tour blanche, en granit taillé à la main, était haute de 66 pieds, et se trouvait à 523 pieds au-dessus du niveau de la mer à Cap Wrath. Elle avait coûté 14 000 £.

« À mon fils ! », s'exclama Josiah Dark quand la lumière jaillit pour la première fois, et à cet instant Mrs Dark, restée à Bristol, sentit qu'elle perdait les eaux, et expulsa un garçon tout bleu aux yeux noirs de goéland. Ils l'appelèrent Babel, d'après la première tour jamais créée, même si les gens trouvaient que c'était un nom bien étrange pour un enfant.

Les Pew étaient gardiens de phare à Cap Wrath depuis le jour de leur naissance. Le poste se transmettait de génération en génération, même si l'actuel Mr Pew semble avoir toujours été là. Il est aussi âgé qu'une licorne, et les gens ont peur de lui parce qu'il est différent. Qui se ressemble s'assemble. La ressemblance est attirance, quoi qu'on dise des contraires.

Mais certains sont différents, c'est tout.

Je ressemble à mon chien. J'ai le nez qui pointe et les cheveux bouclés. Mes pattes avant – c'est-à-dire mes bras – sont plus courtes que mes pattes arrière – mes jambes –, ce qui établit une symétrie avec mon chien, identique à l'inverse.

Son nom est Dogjim.

J'ai collé une photo de lui à côté de la mienne sur le panneau d'affichage, et je me suis cachée derrière un fourré pendant que les gens passaient et lisaient les détails nous concernant. Tous étaient navrés, mais tous secouaient la tête en disant : « Eh bien, que pourrions-nous faire d'elle ? »

Il semblait que personne ne me trouvât d'utilité ; quand je suis revenue vers le panneau d'affichage pour ajouter quelque chose d'encourageant, je me suis rendu compte que je ne me

trouvais d'aucune utilité moi-même. Découragée, j'ai pris mon chien et suis allée marcher, marcher, marcher près du cap, sur la falaise, en direction du phare.

Miss Pinch était forte en géographie – même si elle n'avait jamais mis les pieds hors de Salines. De toute façon, la manière dont elle décrivait le monde ne donnait guère envie de le parcourir. Je me suis réité à moi-même ce qu'elle nous avait appris sur l'océan Atlantique...

*L'Atlantique est un océan dangereux et imprévisible. C'est le deuxième plus grand océan du monde : il s'étend en forme de S de l'Arctique à l'Antarctique, limité à l'ouest par l'Amérique du Nord et du Sud, et à l'est par l'Europe et l'Afrique.*

*L'Atlantique Nord est séparé de l'Atlantique Sud par le courant équatorial. Sur la grande rive de Terre-Neuve, d'épais brouillards se forment là où le Gulf Stream chaud rencontre le courant froid du Labrador. Dans le Nord-Ouest de l'océan, les icebergs représentent une menace de mai à décembre.*

Dangereux. Imprévisible. Menace.

Le monde selon Miss Pinch.

Mais, sur les côtes et affleurements de cet océan *perfide*, une chaîne de lumière a été construite en trois cents ans.

Voyez ce phare. D'un granit aussi stable et dur que la mer est fluide et volage. La mer bouge sans cesse, le phare, jamais. Il n'a ni oscillation ni tangage, rien du mouvement des bateaux et de l'océan.

Pew regardait fixement à travers la vitre battue par la pluie ; un homme-crampon, silencieux et taciturne.

Quelques jours plus tard, comme nous prenions le petit déjeuner aux Garde-Fous – pour moi, pain grillé sans beurre, pour Miss Pinch, thé et harengs fumés –, elle m'a donné l'ordre de me laver, de m'habiller rapidement, et d'être prête avec toutes mes affaires.

« Je rentre à la maison ?

— Bien sûr que non. Tu n'en as pas.

— Mais je m'en vais d'ici ?

— Oui. Ma maison n'est pas faite pour les enfants. »

Miss Pinch méritait le respect : elle ne mentait jamais.

« Qu'est-ce qui va m'arriver alors ?

— Mr Pew a fait une offre. Il va te prendre en apprentissage comme gardien de phare.

— Qu'est-ce que je devrai faire ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Si cela ne me plaît pas, je peux revenir ?

— Non.

— Je peux emmener Dogjim ?

— Oui. »

Elle avait horreur de dire *oui*. Elle faisait partie de ces gens pour qui dire *oui* est toujours un aveu de faute ou de faiblesse. Le pouvoir, c'était *non*.

Quelques heures plus tard, j'étais sur la digue fouettée par le vent, à attendre que Pew vienne me chercher dans son bateau de pêche rafistolé et passé au goudron. Je n'étais jamais entrée dans le phare, et je ne connaissais Pew que de vue, lorsqu'il allait se ravitailler et clopinait le long de la pente. Le phare n'avait plus tellement d'intérêt pour la ville. Salines n'était plus depuis longtemps un port de pêche, avec ses bateaux, ses matelots venus à terre chercher du feu, de la nourriture et de la compagnie. Salines était devenue une ville creuse, dépecée de sa vie. Elle avait ses rituels, ses coutumes, son histoire, mais rien de ce qui restait n'était plus vivant. Des années auparavant, Charles Darwin l'avait appelée la Ville du Fossile, mais pour d'autres raisons. C'était bien un fossile, salé et préservé par la mer qui avait causé sa perte.

Pew s'est approché dans son bateau. Son chapeau informe lui tombait sur le visage. Sa bouche n'était qu'une fente garnie de dents. Ses mains étaient nues et cramoisies. On ne pouvait rien distinguer d'autre. Une ébauche grossière d'être humain.

Dogjim a grondé. Pew l'a saisi par la peau du cou, jeté dans le bateau, et m'a fait signe de monter à bord avec mes affaires.

Le petit moteur hors-bord nous a fait rebondir sur les vagues vertes. Derrière moi, rapetissant à vue d'œil, se trouvait la maison à bascule qui nous avait flanquées à la porte, ma mère et moi, peut-être parce que nous n'avions jamais été désirées là-bas. Je ne pouvais pas rebrousser chemin. Il n'y avait plus qu'à aller de l'avant, s'enfoncer vers le nord, vers la mer. Vers le phare.

Pew et moi avons lentement gravi les marches de l'escalier en colimaçon jusqu'à nos quartiers, sous la Lumière. Aucun élément du phare n'avait été modifié depuis sa construction. Il y avait des bougeoirs dans chaque pièce, et les Bibles qu'avait laissées là Josiah Dark. Ma chambre était minuscule, pourvue d'une fenêtre minuscule, et mon lit avait la taille d'un tiroir. Cela n'avait pas d'importance : je n'étais pas beaucoup plus haute que mes chaussettes. Dogjim dormirait où il pourrait.

Au-dessus de moi, il y avait la cuisine dans laquelle Pew faisait cuire des saucisses sur un poêle en fonte. Au-dessus de la cuisine, le phare proprement dit, énorme œil de verre au regard fixe de Cyclope.

Notre tâche, c'était la lumière, mais nous vivions dans l'obscurité. Le phare ne devait jamais s'arrêter, mais il était inutile d'éclairer le reste. Le noir accompagnait tout. C'était la norme. Mes vêtements étaient ornés de noir. Quand je mettais un suroît, mon visage se couvrait de l'ombre noire de son rebord. Quand je me tenais dans la petite cabine galvanisée que Pew avait installée pour ma toilette, je me savonnais dans le noir. Qui mettait sa main en tâtonnant dans un tiroir à la recherche d'une cuillère sentait d'abord le noir. Qui cherchait du thé Samson Intense le trouvait au fond d'un placard aussi noir que le thé lui-même.

Le noir devait être écarté à coups de brosse, ou bien rompu, avant de s'asseoir. Le noir restait tapi sur les chaises et pendait comme un rideau le long de l'escalier. Parfois il prenait l'apparence de choses que nous recherchions. Une casserole. Du pain. Un livre. Parfois je voyais ma mère, noire, et muette, et qui tombait sur moi.

Le noir était une présence. J'appris à voir en lui, j'appris à voir à travers lui, et j'appris à voir le noir qui m'était propre.

Pew ne parlait pas. J'ignorais s'il était bienveillant ou mal disposé, et ce qu'il voulait faire de moi. Il avait toujours vécu seul.

Cette première nuit, Pew a fait chauffer des saucisses dans le noir. Non ; Pew a fait chauffer des saucisses *avec* le noir. Ce noir-là avait une saveur. Et cela fut notre repas : des saucisses et du noir.

J'avais froid, j'étais fatiguée, et j'avais mal au dos. Je voulais dormir, et dormir encore, et ne jamais me réveiller. J'avais perdu le peu de chose que je connaissais, et ce qui se trouvait là appartenait à quelqu'un d'autre. Peut-être l'aurais-je accepté si j'avais été maître de ce qui était en moi. Mais il n'y avait pas d'endroit où jeter l'ancre.

Il y avait deux Atlantiques ; l'un devant le phare, l'autre en moi-même.  
Aucune chaîne de lumières ne tenait lieu de guide dans le mien.